

A Z É M I A K 4

OU

LES SAUVAGES;  
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

MÉLÉES D'ARIETTES.

*Représentée à Fontainebleau, le 17 Octobre  
1786, & à Paris, le 3 Mai 1787.*



PARIS,  
CHEZ VENTE,  
LIBRAIRE DES SPECTACLES DE SA MAJESTÉ,  
BOULEVARD DES ITALIENS, N<sup>o</sup>. 7, PRÈS LA RUE FAVART.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

EDOIN, *Anglais, habitant de l'Isle.* M. Philippe.

PROSPER, *jeune Anglais, élevé dans l'Isle.* M. Michu.

AZÉMIA, *filie d'Edoin.* Mad. Dugazon.

AKINSON, *Lord Anglais.* M. Chenard.

ALVAR, *jeune Capitaine d'un vaisseau Espagnol.*  
M. Dorfonville.

FABRICE, *Contre-matre & Bosseman du vaisseau  
d'Alvar.* M. Trial.

TROUPE DE MATELOTS, *attachés à l'équipage  
d'Alvar.*

PAUL SMITH, *Officier attaché au Lord Akinson.*  
M. Cellier.

DEUX SAUVAGES.

{ M. Corali.  
M. le Clerc.

TROUPE DE SAUVAGES.

TROUPE DE MATELOTS.

*La Scene est dans une Isle déserte & inconnue.*



A Z É M E A  
OU  
LES SAUVAGES,  
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un endroit de l'Isle, un peu sauvage ; la mer doit occuper le fond. Sur le côté droit de la Scène, (côté du roi) doit être une esplanade sur des rochers inaccessibles par l'extérieur, & sur laquelle on ne soit censé pouvoir monter que par l'intérieur d'une grotte souterraine. Ces rochers doivent être entourés de hailliers, de broussailles, comme pour dérober aux yeux l'entrée de la grotte.

De l'autre côté, vis-à-vis, doit être une espèce de palissade & quelques buissons épais, un peu avancés, qui masquent la naissance d'un rocher. Sur ce rocher, à demi-hauteur de celui qui est vis-à-vis, doit être aussi un sentier, par lequel puissent passer les Acteurs, & un palmier qui borde la coulisse.

Aux premières mesures de l'ouverture, la toile se leve ; une musique tranquille doit indiquer le calme & la solitude de ce lieu champêtre. Quelques instans après, on voit sur la mer plusieurs canots sauvages, ils abordent, se groupent, exécutent des danses pantomimées ; Edoïn paroit sur son rocher, derrière la palissade, témoigne son inquiétude, & tire en l'air un coup de fusil, qu'il effraye les Sauvages, quelques-uns regagnent leurs canots en désordre, prennent le large, & s'éloignent ; les autres se précipitent du haut d'un rocher, disposé pour cela, dans la mer. On les voit nager & s'éloigner. Edoïn va s'assurer s'ils sont partis & revient.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOIN, *seul*

Il s'éloignent : le bruit de cette arme inconnue les épouvante toujours ; mais s'ils s'accoutumoient à ne plus la craindre, s'ils revenoient en force surprendre mon habitation, malgré les soins que j'ai pris de la dérober à toutes recherches ! Eh quoi ! depuis douze ans, nul espoir de sortir de ces lieux ! Ah ! ma chère Azémia ! seul bien que j'ai sauvé du plus cruel naufrage ; toi, pour qui seule j'ai supporté la vie dans ces déserts ; ô ma fille ! je frémis sur ton sort bien plus que sur le mien.

ARIETTE.

Ton amour, ô fille chérie !  
 M'a consolé de tous mes maux.  
 Si ton père aime encore la vie,  
 C'est pour veiller à ton repos.  
 Ma retraite profonde,  
 Tu la vois sans effroi,  
 Je suis pour toi le monde,  
 Tu l'est aussi pour moi.  
 Le souvenir de mon naufrage  
 Vient-il m'agiter malgré moi ?  
 Pour ranimer tout mon courage ;  
 J'aime à redire près de toi.  
 Ton amour &c.

J'espérois du moins que Milord Akinson, qui fait son fils entre mes mains, viendront le chercher, qu'il m'arracheroit à cette solitude ; s'il faut renoncer à cet espoir que deviendrai-je ! Voilà le jeune Prosper & ma fille parvenus à l'âge des amours ; que d'inquiétudes ils me préparent ! J'ai beau déguiser au jeune homme le sexe de ma fille, ordonner à celle-ci le secret, les effrayer tous deux, la nature & l'amour me seront sûrement bientôt accuser d'imposture ; se font des précepteurs plus éloquens que moi. J'entends mon jeune élève.

## SCÈNE II.

ÉDOIN, PROSPER.

**AH !** bonjour, mon ami, ouvre moi, je t'en prie.  
 (*Edoin lui ouvre.*)

ÉDOIN.

Je me reproche toujours en le voyant, la nécessité cruelle où je suis de tromper sa candeur. Je me suis malgré moi contredit quelquefois sur les femmes ; il m'en parle que cesse, &c., mais la voici.

PROSPER, *embrassant Edoïn.*

J'ai dormi trop long-temps.

EDOÏN.

Pourquoi ?

PROSPER.

Les instans de mon sommeil sont perdus, je ne suis pas avec toi.

EDOÏN.

Je te remercie de ce sentiment, &amp; je le partage. Tu n'as rien entendu ?

PROSPER.

Rien de tout. La profondeur obscure de nos retraites ; ces sentiers tortueux qui y conduisent, ces buissons épais qui les défendent, ne laissent rien parvenir jusqu'à nous. Mais pourquoi ?

EDOÏN.

A l'instant même, une horde sauvage, semblable à celle qui t'a déjà conduit ici, vient d'aborder sur ce rivage.

PROSPER.

Ah ! tu me rappelles une obligation que je t'aurai toute ma vie ; ils m'avoient amené sur ces bords avec mon père.

EDOÏN.

Que je ne pus sauver ! c'est mon plus grand regret. J'ignorois même ton nom, ton âge &amp; ta naissance, sans ce bijou que je trouvai le lendemain, &amp; le papier qu'il renfermoit.

PROSPER,

A propos de ce papier, tu m'avois encore promis hier de me le montrer aujourd'hui....

EDOÏN.

Et je te tiens parole Lis....

PROSPER.

*Milord Akinson a cru reconnoître le libérateur de son fils pour un de ses compatriotes : esclaves des sauvages, qui font le commerce de notre liberté, il ignore le terme de sa dure captivité. Mais il espère qu'en laissant ce bijou dans ces lieux, on le trouvera, on l'attachera au col au jeune Prosper, âgé de six ans, & qu'un jour il sera assez heureux pour retrouver son fils, & embrasser son bienfaiteur.* Akinson.

PROSPER.

Akinson !

EDOÏN.

Je trouvai effectivement le bijou dès le lendemain de cette terrible scène ; je t'élevai, je t'aimai comme mon enfant, je te regardai comme devant être un jour la cause de ma délivrance ; mais douze ans sont passés, & je n'ai plus d'espoir.

*Azémiâ,*  
PROSPER.

J'aurois pourtant bien du plaisir à vous traiter tous deux de même.

EDOIN.

La difficulté d'aborder ces partages, ne m'a encore permis de voir que des vaisseaux brisés, dont à la vérité, j'ai tiré quelques secours, mais il semble qu'il ne soit permis qu'aux Sauvages de pouvoir y relâcher sans danger & leurs incursions funestes.

PROSPER.

Que crains-tu ? ton industrie a si bien caché nos habitations, nous sommes seuls possesseurs du secret qui les rend accessibles.

EDOIN.

Oui, mais vivre toujours seuls tous trois.

(*Azémiâ paroît ici sur son rocher.*)

PROSPER.

Comment donc aussi, puisque l'univers est si peuplé, cette île reste-t-elle déserte ? Tiens, j'ai idée, moi, que ces femmes, dont tu me dis quelquefois tant de mal, contribueroient un peu à embellir ces déserts.

EDOIN.

(*A part*) Nous y voilà : (*Haut.*) Non, je te l'ai dit, & je te le répète, elles sont aussi dangereuses qu'elles sont aimables.

PROSPER.

J'aime pourtant jusqu'à leur nom, j'aime sur tout à t'en entendre parler : ah ! mon ami ! fais-moi leur portrait.

EDOIN.

Je le veux bien (*à part.*) Il faut l'effrayer ! pour faire tourner contre ma fille sa propre indiscretion, si jamais elle en étoit capable.

### SCENE III.

EDOIN, PROSPER, AZÉMIA, *cachée.*

AZÉMIA, *sur son rocher à part.*

AH ! les voilà dans leur petit conseil ; écoutons.

TRIO.

EDOIN.

Ecoute bien, tu vas entendre,

Ah ! garde-toi de te laisser surprendre,

Je te dirai la vérité.

PROSPER.

J'écoute bien, je brûle de t'entendre,

Mais parle avec sincérité.

EDOIN.

D'abord tout est fait pour séduire,

Si doux parler, si doux sourire...

Ah ! le joli portrait !

EDOIN.

C'est une fleur,

C'est la douceur,

C'est la fraîcheur.

PROSPER &amp; AZEMIA.

Ah ! le joli portrait !

EDOIN.

Tout nous enchante, tous nous plaît.

PROSPER.

Eh bien que, risque-t-on de se laisser surprendre ?

ENSEMBLE.

EDOIN.

Écoute bien, tu vas

l'apprendre,

Je te dirai la vérité

Ah ! garde-toi de te

laisser surprendre.

Je parle avec sincé-

rité.

PROSPER.

J'écoute bien en

vérité,

Que risque-t-on de

se laisser surpren-

dre ?

AZEMIA.

Écoutons bien, tâ-

chons d'entendre.

S'il lui dira la vérité

EDOIN.

Cette fleur si charmante

Cache une épine &amp; devient un poison :

Cette grâce si séduisante,

Est un écueil qui trouble la raison :

Cette douceur si caressante.

Cache souvent l'affreuse trahison.

ENSEMBLE.

EDOIN.

Voilà, voilà la vérité,

Garde-toi bien de

te laisser surpren-

dre.

PROSPER.

Ah ! c'est dommage

en vérité,

Ah ! quel danger de

se laisser surpren-

dre !

Mais est-ce bien la

vérité ?

AZEMIA.

Mais que veut-il lui

faire entendre ?

Non, ce n'est pas

la vérité.

PROSPER.

J'aime à te croire, & je ne sais pourquoi mon cœur s'y refuse sur ce point. J'ai toujours, je l'avoue, le plus grand désir de connoître ces perfides mortelles ; & malgré leur méchancheté, je me sens l'envie & la force de les combattre.

AZEMIA, à part.

De les combattre !

EDOIN.

L'amour qu'elles t'inspireroient, est un poison subtil qui te maîtriseroit malgré toi : elles te poursuivroient jusques dans ton sommeil.

PROSPER.

Ne pourrais-je pas aussi m'en venger au réveil ? Mais est amour, ce poison, ne paroît pas t'avoir fait tant de

*Atémia* ;  
mal. Tu m'as dit que ton épouse avoit, autrefois jeté quelq  
ques fleurs sur ta vie.

EDOIN.

Il est d'heureuses exceptions, je dois en convenir.

PROSPER.

Enfin, si mon père revient, si nous quittons ce désert, il faudra pourtant bien que je m'accoutume à en voir.

EDOIN.

Ce sera pour lors à lui seul à veiller sur ta destinée.

PROSPER.

Si du moins au lieu d'un fils, le Ciel t'eût donné une fille, par exemple.

EDOIN.

Eh bien ?

PROSPER.

Eh bien, je ne désirerois plus rien.

EDOIN.

Ce seroit peut-être pour ton tourment, (*à part.*) Si sûrement pour le mien ; (*haut.*) à l'instant où une femme t'approcheroit, tu serois perdu.

PROSPER.

En ce cas, n'en parlons plus : mais il me semble que ton fils dort aujourd'hui bien long-temps.

AZEMIA, *se montrant.*

Oh ! que non, je ne dors pas, j'écoute, & j'entends :

PROSPER.

Ah ! le voici.

EDOIN, *l'embrassant.*

Viens, mon cher enfant ; j'attendois ton réveil pour commencer le travail de ma journée. L'impérieux besoin nous y condamne ; livrez-vous tous deux à vos occupations ordinaires, & ne vous écarter pas, Prosper, aide ton frère, & dirige son ouvrage.

PROSPER.

Je n'en fais jamais pour lui autant que j'en voudrois faire.

EDOIN, *bas à sa fille.*

Garde-bien ton secret, il est plus essentiel que jamais si tu ne veux pas t'exposer au plus grand malheur ! Prosper deviendrait sur-le-champ ton plus cruel ennemi. (*haut.*) Adieu mes enfans, je reviendrai bientôt. (*Il les embrasse & sort.*)



## SCENE IV.

AZEMIA. PROSPER.

*Ces deux enfans s'occupent des travaux différens ;  
Azemia fait des corbeilles , & Prosper vanne du  
grain.*

AZEMIA, à part.

Je vois bien que mon pere nous trompe tous deux. Quel portrait il lui fait des femmes ! & pourquoi veut-il que je le craigne ? il a l'air si doux , quel mal peut-il me faire ! ( *haut à Prosper.* ) Tu travailles , trop tu seras fatigué.

PROSPER.

Fatigué ! quand je travaille près de toi , c'est impossible.

AZEMIA.

Tu m'aimes donc beaucoup ?

PROSPER.

Oui , sans doute , & même cela me tourmente ; car vois-tu , j'aime ton pere , je donnerois mon sang pour lui ; & je ne conçois pas pourquoi je t'aime encore plus que lui.

A I R.

Aussi-tôt que je t'apperçois ,  
Mon cœur bat & s'agite ,  
Et si j'accours auprès de toi ,  
Il bat encor plus vite.  
A tout moment , & malgré moi ,  
Je brûle & ne fais pas pourquoi. (bis.)  
De m'éclairer sur ce mystere ,  
Je pourrois bien prier ton pere ;  
Mais si tu voulois , tiens , je crois ,  
J'en apprendrois plus avec toi.  
D'abord désir de te chercher ;  
Le premier semble éclorre ,  
Plus désir de me rapprocher ,  
Puis..... d'approcher encore.  
Là , toujours mon cœur , malgré moi ;  
Désire , & je ne fais pas quoi , (bis.)  
De m'éclairer sur ce mystere , &c.]

AZEMIA.

J'ai bien quelque petit soupçon  
D'en savoir quelque chose ,  
Mais , à t'en parler sans façon ,  
Je ne fais qui s'oppose ;  
Et pourtant ce ne je ne fais quoi ;  
M'agite , & je ne fais pourquoi.  
De m'éclairer sur ce mystere ,

Azémia ;

J'ai bien déjà prie mon père ;  
 Mais si j'osois : tiens en effet, je crois ;  
 J'en apprendrois plus avec toi.

J'écontois tout-à-l'heure quand tu causois avec mon père ;  
 je t'ai bien entendu dire que tu désirerois voir des femmes  
 dans cette île. Pourquoi donc ?

PROSPER.

Je n'en fais rien ; est-ce que, tu n'as pas le même  
 désir, toi ?

AZEMIA.

Non, je t'affure.

PROSPER.

Ton père aussi me blâme de l'avoir, peut-être a-t-il  
 raison.

AZEMIA.

Et si j'en étois une...

PROSPER.

Ah ! si le Ciel l'eût permis, quel plaisir j'aurois.

AZEMIA.

Oui, à me combattre.

PROSPER.

Oh ! non à te céder.

AZEMIA.

Tu m'aimerois encore, même si j'étois femme ?

PROSPER.

Non pas davantage, cela est impossible ; mais je serois  
 plus heureux.

AZEMIA.

Plus heureux ! là, bien vrai !

PROSPER.

Ah ! bien vrai, mon cœur me le dit.

AZEMIA, à part.

Il seroit plus heureux. Oh ! je vais parler. (haut.) Elle  
 l'appelle. Si, Prosper, écoute.

PROSPER.

Que veux-tu ?

AZEMIA.

Sois heureux, j'en suis une.

PROSPER.

Ciel !... tu te moques de moi.

AZEMIA.

Non Prosper, je t'affure. ( Prosper s'éloigne. ) Qu'as  
 tu donc ?

PROSPER.

Je n'ai rien, c'est que je tremble.

AZEMIA, se reculant aussi.

J'ai mal fait de parler : ne voilà-t-il pas que je tremble  
 aussi !

DUO.

AZEMIA:

J'ai peur, je ne sais pas pourquoi,  
Je n'en puis deviner la cause.

PROSPER.

J'ai peur, &amp;c.

AZEMIA.

Approche-toi.

PROSPER.

Moi ?

AZEMIA.

Toi.

PROSPER.

Qui moi ?

AZEMIA.

Oui, toi.

PROSPER.

Je n'ose...

Approche-toi

AZEMIA.

Qui, moi ?

PROSPER.

Oui, toi.

AZEMIA.

Je n'ose...

Sans approcher, regarde moi.

PROSPER.

Sans approcher, regarde-moi.

AZEMIA.

Eh bien !

PROSPER.

J'ai du plaisir, je te vois.

AZEMIA.

Avance un peu... hasarde.

PROSPER.

attends, attends, prends garde,

Je suis bientôt tout près de toi.

*( Ils se touchent & s'enfuient tout effrayés. )*

ENSEMBLE.

J'ai peur j'ai peur, en vérité,

Je n'en puis deviner la cause.

Nous éprouvons la même chose,

Edoin m'auroit-il dit la vérité !

PROSPER.

M'aimes-tu moins ?

AZEMIA.

Non, ce me semble ?

Et moi, Prosper ?

PROSPER.

Non, ce me semble.

*Azemia,*

Regardons-nous, tous deux ensemble :

*( Ils se regardent. )*

ENSEMBLE.

Toujours même plaisir ; moi

Approchons-nous tous deux ensemble.

*( Ils se rapprochent lentement. )*

Me voilà bien ôr près de toi.

*( Ils se touchent & restent. )*

Mais j'ai moins peur ; oui, moins peur.

A Z E M I A.

Eh bien, eh bien ! que dit ton cœur ?

P R O S P E R.

Il me dit toujours que je t'aime ;

Et toi ! que dit ton cœur ?

A Z E M I A.

Mon cœur est toujours le même.

ENSEMBLE.

Plus de frayeur,

Toujours mon cœur

Est le même,

Je n'ai plus peur ;

De près, de loin, oui je sens que je t'aime ;

Je n'en veux croire que mon cœur.

Je n'ai plus peur.

A Z E M I A.

Me voilà un peu rassurée, & pourvu que nous n'ayons pas d'amour.

P R O S P E R.

Mais nous ne le connoissons point ; il viendra peut-être sans que nous nous en doutions.

A Z E M I A.

Dieux ! tannis ; car t doin diu qu'il nous ferait peut-être bien souffrir.

P R O S P E R.

Dans ce cas nous souffrirons ensemble.

A Z E M I A.

Ah ! tu as raison ; allons, allons, je me résigne même au malheur de l'amour.

*( On entend parler dans la coulisse. )*

P R O S P E R.

Si ton pere vouloit nous marier !...

A Z E M I A.

Paix... on parle.

P R O S P E R.

Et cette voix n'est pas celle d'Edoin ; seroit-ce par hasard des sauvages ? Je veille sur tes jours.

A Z E M I A.

Cachons vite notre ouvrage, & ne nous montrons pas  
*( Ils se cachent derriere leur palissade. )*

## SCÈNE V.

FABRICE, ALVAR, TROIS MATELOTS, AZEMIA  
& PROSPER, cachés.

**M**AIS, Monsieur, plus nous avançons, plus l'endroit me paroît sauvage; cette île est déserte, il n'en faut pas douter: où voulez-vous encore aller?

ALVAR.

Et qu'avons-nous de mieux à faire! La marée montante peut seule remettre la chaloupe à flot, & nous voilà retenus pour plus de vingt-quatre heures.

FABRICE.

Vingt-quatre heures encore! Quel supplice! Mais au moins seroit-il prudent de ne pas s'éloigner de la rade: nous en sommes déjà à plus de deux heures de chemin.

ALVAR.

Toujours ta maudite poltronnerie: je suis bien aise de savoir si nous ne trouverons rien des débris de ce malheureux équipage, que la bourrasque nous a empêchés de recourir, & qui s'est brisé à nos yeux; j'ai cru reconnoître le pavillon anglais.

FABRICE.

Nous avons bien pensé en faire autant sur ces maudites côtes; elles sont bordées d'écueils; cela nous arrivera quelque jour avec votre fantaisie de découvertes. J'ai d'ailleurs une inquiétude plus réelle.

ALVAR.

Laquelle?

FABRICE.

D'être avalé par quelqu'antropophage.

ALVAR.

Peste soit du poltron.

FABRICE.

Monsieur, j'ai lu quelques voyages; tel que vous me voyez, & je fais bien que ces gens là, sans respect pour de jolis visages, vous dépêchent un homme tout d'un trait, sans lui donner le temps de se reconnoître.

ALVAR.

Tais-toi.

FABRICE, effrayé, apercevant Azemia.

Ah! Monsieur!

ALVAR.

Qu'est-ce que c'est?

FABRICE.

L'île en est peuplée, sauvez-nous.

ALVAR.

Que vois-je!

*Azemia ;*

F A B R I C E.

N'approchez pas.... A L V A R.

Mais vois donc la délicatesse de ses traits ; je ne me trompe pas , c'est une jeune femme , & une femme sauvage ! Quelle découverte ?

F A B R I C E.

A vous entendre , on les croiroit bien rares.

P R O S P E R , *bas à Azemia.*

Il te regarde avec des yeux... Voilà sûrement les hommes dont tu dois te défier ; je le hais déjà : s'il t'approche , qu'il prenne garde.

A Z E M I A.

Il n'a pas l'air méchant.

A L V A R.

Elle m'entend ! quelle étonnante aventure ; Ecoutez-moi.

F I N A L E.

A L V A R.

Ma belle enfant , ces sauvages retraites

Sont peu faites

Pour tant d'appas ,

Oui , tant d'attraits , sont faites pour nos climats.

A Z E M I A.

Quel singulier langage !

Excuse-moi ! je ne te comprends pas. !

A L V A R.

Quel singulier langage !

Sa candeur me ravit.

A Z E M I A , *à Prosper.*

Entends-tu ce qu'il dit :

P R O S P E R.

Fort bien.

A L V A R.

Quittez cet air sauvage.

A Z E M I A.

Je ne suis point sauvage ,

C'est toi , toi qui l'es , je le crois.

F A B R I C E.

A Z E M I A.

Monsieur elle vous croit sauvage ,

Prosper , il m'appelle sauvage.

Elle s'y connoît , je le vois.

A L V A R.

Je puis vous rendre heureuse ,

Soyez donc moins peureuse

Vous seriez plus heureuse ,

Si vous habitiez nos climats.

A Z E M I A.

Qui , toi , me rendre heureux !

*(Regardant Prosper.)*

Et ! mais je suis heureuse !

Qu'ai-je besoin d'autres climats !

PROSPER, *menaçant Alvar.*

Finis, ou crains ma colère.

ALVAR.

Que me veut donc ce jeune téméraire ?

AZEMIA, *cherchant à arrêter Prosper.*

C'est pourrager : ah ! calme-toi.

PROSPER.

Je n'entends rien... Eloigne-toi.

ALVAR.

Qui donc es-tu ?

PROSPER.

Elle est à moi.

Fuis de ces lieux, ma vengeance :

Pourroit tomber sur toi.

ALVAR.

Quel excès d'insolence.

ALVAR.  
Jeune insensé, brave ton courroux.

AZEMIA.  
*entre les deux.*  
Ah ! calmez-vous,  
Mais pourquoi donc tant de courroux.

PROSPER.  
Va, crains sur toi !  
d'attirer mon courroux.

ALVAR.

Je dois punir tant d'insolence,

PROSPER.

Va, crains toi-même ma vengeance.

*Alvar.*  
Jeune insensé, je brave ton courroux.

*Azémia.*  
Mais calmez donc cet injuste courroux.

*Prosper.*  
Non, laissez-moi, Qu'il sente mon courroux.

*Fabrice.*  
Messieurs, messieurs, Ah ! calmez-vous.

*Cœur.*  
A le punir, employez-nous. Nous servirons votre courroux.

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, EDOIN.

EDOIN.

MA fille ! ô ciel, qu'ai-je vu ? quel courroux  
Arrête, jeune homme, arrête.

Sois plus prudent, point de courroux.

De tout, tu réponds sur ta tête.

FABRICE.

Ah ! c'est son père, faut filer plus doux,

ALVAR.

Monsieur, daignez m'entendre :

*Azemia ;*

Quand le hasard conduit ici mes pas

Je m'offrois de la rendre

A de plus doux climats.

EDOIN.

Dieux ! mon amie ravie

Reverroit sa patrie !

Ah ! si c'est votre envie

Tous les trois, je vous prie :

Arrachez-nous à ses forêts.

ALVAR.

Qui lui ! mon agresseur ! jamais.

Non, que jamais il ne l'espère.

PROSPER.

Eh bien ! sans moi, partez mon pere ;

Partez sans moi je m'y toumetis.

EDOIN & AZEMIA.

Te fuir, mon ami, non jamais :

ALVAR.

Ta fille, & toi.

Voilà ma loi.

EDOIN.

Fuis, cœur barbare, éloigne-toi

Tu dois rougir d'une aussi dure loi.

EDOIN & ses enfans, à part.

O mon ami, nous défunir !

Non, non, jamais je suis ton

pere. (*haut.*)

Ah ! laissez-nous seuls dans

nos forêts,

Et recevez nos adieux pour

jamais.

*Ils rentrent par leur palissade, quand ils sont sûrs que les autres sont sortis.*

ALVAR & sa troupe, à part

Je suis tenté de le punir.

Ce soir, à l'ombre du mystère

Nous reverrons cette fille si

chère.

(*haut.*) Oui, nous vous laissez

dans vos forêts,

Et recevez nos adieux pour

jamais.

*Ils sortent en se faisant des signes d'intelligence, & regardant l'endroit pour le reconnoître.*

*Fin du premier Acte.*

## ACTE II.

*Il fait nuit.*

SCENE PREMIERE.

AKINSON ET SON OFFICIER.

L'OFFICIER.

**D**Aignez reprendre courage, Milord, le Ciel semble nous épargner, puisqu'en brisant notre équipage, il permet



du moins à notre chaloupe d'aborder l'île que vous cherchez ; laissez-moi tenter encore quelque nouvelle découverte , je reviendrai vous instruire sur le champ.

AKINSON.

Allez ; mais je crains bien que toutes mes espérances ne soient encore trompées.

## SCÈNE II.

AKINSON.

ARIETTE.

O Ciel ! quand ta rigueur a comblé ma misère ,  
Quand tu m'as tout ravi , sans secours , sans espoir ,  
Rends-moi du moins mon fils , que je puisse le voir ,  
Ne sois pas insensible au dernier vœu d'un père.

Ah ! si dans ce climat sauvage ,  
Mon fils , mon cher fils m'est rendu ,  
Non , non je n'ai pas tout perdu.  
Je sans connaître mon courage ,  
Un seul instant qu'il vienne , hélas !  
Que je le presse entre mes bras.  
Destin cruel , malgré ta rage ,  
Je brave encore ton outrage.

## SCÈNE III.

AKINSON, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, *accourant.*

AH ! milord ! on suit mes pas.

AKINSON.

Qui ?

L'OFFICIER.

Des matelots d'une nation ennemie , des Espagnols. J'ignore comment ils sont ici , & ce qui les occupe ; mais à leurs discours , c'est quelque complots ténébreux.

AKINSON.

Ne nous montrons pas , & tâchons de surprendre leur secret ; il ne nous fera peut-être pas inutile.

## SCÈNE IV.

FABRICE , quelques Matelots. , AKINSON & son

OFFICIER , tous les deux cachés.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE PREMIER MATELOT.

N'Entend-on rien ?

CHŒUR.

Non rien

C

L'Instant approche , observons bien !

FABRICE.

Cherchez l'endroit.

CHŒUR.

Fort bien.

FABRICE.

Il faut , amis de la prudence ,

Du zèle & de l'intelligence.

CHŒUR.

Laissez , laissez , tout ira bien.

AKINSON , & son officier.

Écoutons bien , écoutons bien.

Ciel ! ô ciel ! de l'innocence

En ce moment seras-tu le soutien ?

FABRICE.

Il faut amis , par la prudence ,

Mériter votre récompense.

UN MATELOT.

Allez , allez , tout ira bien :

(à son frere.)

Connais-tu la fillette ?

SECOND MATELOY.

Où jolie & bien faite...

Elle est fort bien.

AKINSON.

Que parlent-ils de fillette ?

SECOND MATELOT.

Je dis qu'elle est fort bien ,

Il faut enlever la fillette.

AKINSON.

L'enlever ! ah ! les scélérats !

SECOND MATELOT.

Sans que le pere en sache rien.

AKINSON.

Un pere ! ah ! malheureux !

Ô Dieux !

*Chœur de Matelots espagnols.* | *Akinson & son officier:*

Il faut amis , de la prudence , | Ciel ! ô ciel de l'innocence

Du zèle & de l'intelligence , | En ce moment , digne étas

Tout ira bien , tout ira bien : | le soutien.

Il n'est pas temps encore ; | Malheureux pere ! à cette

Cherchons sans bruit. | offense

Il faut que tout soit dit | De t'opposer , auras-tu le

Au retour de l'aurore. | moyen ?

(Les Matelots sortent.)

(Demi-jour à la sortie des Matelots.)

## SCENE V.

AKINSON ET SON OFFICIER.

AKINSON.

Quel singulier événement ! ils parlent d'une fille, d'un père... L'île est donc habitée... Ne les perdons pas de vue... Tâchons de savoir positivement ce qu'ils méditent, de connoître l'endroit qu'ils veulent attaquer & de sauver, s'il est possible, une famille infortunée du malheur qu'on lui prépare. (Ils sortent.)

## SCENE VI.

EDOIN, PROSPER, paroissent sur leur rocher, tandis qu'Akinson & son officier sortent du côté opposé : on les voit ouvrir la palissade avec précaution, & sortir

EDOIN.

Tu vois au moins que je ne te trompois pas ; à peine ma fille a-t-elle trahi son secret, que la jalousie, suite inévitable de l'amour, s'est emparée de toi, & nous avons perdu, par ta faute, l'occasion de sortir d'ici.

PROSPER.

Ah mon père ! que je m'en repens, puisque cela t'afflige ; car pour moi, je ne desire rien... Mais si ces étrangers n'étoient pas partis ?...

EDOIN.

Ils le font sûrement, la journée entière s'est écoulée.

PROSPER.

Mais aussi, pourquoi m'avois-tu fait ce beau mystère ? Je ne te mens jamais, & toi, tu me mens toujours ; au moins, rien ne t'empêche à présent de nous marier, ta fille & moi.

EDOIN.

Mon amie, tant que j'ai l'espérance de retrouver ton père & de quitter ces lieux, je ne puis vous unir ; c'est à lui à disposer de ton sort, il me reprochoit....

PROSPER.

Rien : en voyant Azémia, il l'aimeroit comme moi.

EDOIN.

Eh bien écoute ; si l'année entière s'écoule encore sans m'apporter des nouvelles, sans m'offrir l'espoir de sortir de ce désert, je vous marierai tous les deux.

PROSPER.

Tu me le promets ; dans un an ? Songes-y bien.... Et dis-moi, dès que nous serons mariés ; l'île cessera donc alors d'être déserte ?

EDOIN.

Ah voilà le chapitre des questions.

DUO.

Il est bien tard , séparons-nous ;  
Demain j'en dirai davantage.

PROSPER.

Il n'est plus tard , expliquons-nous ;  
De grace , dis m'en davantage.

EDOIN.

PROSPER.

Il est bien tard , séparons-nous. Il n'est pas tard , expliquons-nous.

PROSPER.

Dès qu'une fois on est époux....

EDOIN.

l'himen à des devoirs engage.

PROSPER.

Et moi , pour ces devoirs , je me sens du courage :

EDOIN.

Tous ces devoirs....

PROSPER.

Seront bien doux.

EDOIN.

Ils sont nombreux,

PROSPER.

J'ai du courage :

Ah ! dis-les-moi , je les suivrai ,  
Dis-les moi tous , je t'en supplie.

EDOIN.

D'abord , c'est un serment sacré ,  
D'être unis pour toute la vie.

PROSPER.

Et puis ?

EDOIN.

Et puis , on s'impose la loi  
De voir , d'agir , & de penser de même.

PROSPER.

Et puis ?

EDOIN.

Et puis l'épouse , à ce quelle aime ,  
Donne enfin son cœur & sa foi.

PROSPER.

Et puis ?

EDOIN.

Et puis...

Il est bien tard , &amp;c.

PROSPER , ramenant Edoïn :

Si c'est-là tout , pour être époux ,  
Je n'aurai plus grand peine à l'être.

EDOIN.

Comment ?

PROSPER.

Tous ces devoirs si doux,  
J'avois appris à les connoître.

EDOIN.

Tu les connois ?

PROSPER.

Ils sont bien doux.

EDOIN.

Dis-moi comment ?

PROSPER, *montrant son cœur.*

Voici mon maître.

EDOIN.

Allons, Prosper, parle à ton gré,  
Dis-moi comment, je t'en supplie.

PROSPER.

Avec ta fille j'ai juré  
D'être uni pour la vie.

EDOIN.

Et puis ?

PROSPER.

Et puis, nous nous sommes fait une loi  
De voir, d'agir, & de penser de même.

EDOIN.

Et puis ?...

PROSPER.

Et puis, Azémia qui m'aime,  
M'a donné son cœur & la foi.

EDOIN.

Et puis...

PROSPER.

Et puis...

Il est bien tard, séparons-nous.

ENSEMBLE.

EDOIN.

PROSPER.

Il n'est pas tard, expliquons-nous. | Il est bien tard, séparons-nous.

Quoi ! tu n'en fais pas davantage ? | Non, je n'en fais pas davantage :

est-ce bien tout ? adieu, sois sage, | Oui, c'est bien tout. Je serai sage,

Dans un an, vous serez époux. | Dans un an, nous serons époux.

EDOIN.

Te voilà tout aussi savant que moi.

PROSPER.

Oh ! dans un an, j'en saurai davantage ; mais que c'est loin, mon dieu !

EDOIN.

Nous abrègerons le tems ; adieu.

*(Il l'embrasse, & l'enferme dans sa veste.)*

## SCENE VII.

EDOIN, AZEMIA.

EDOIN.

LA lune rend cette soirée superbe ; je vais en profiter ; pour finir l'ouvrage que les événemens de la journée m'ont forcé d'interrompre.

AZEMIA, *se montrant sur son rocher.*

(à part.) Il n'est pas encore parti.

EDOIN.

O mes enfans ! le plaisir de pourvoir à votre subsistance ; fait disparaître pour moi la fatigue du travail. (*Il sort.*)

## SCENE VIII.

AZEMIA, *seule, retrouvant la palissade.*

BON, il a laissé la palissade ouverte ; quel plaisir ! la belle soirée... Prosper dort sûrement déjà, c'est dommage.. S'il étoit là, la soirée seroit encore plus belle.

## SCENE IX.

AZEMIA ; PROSPER, *sur son esplanade.*

PROSPER.

AZémia !

AZEMIA.

Ah ! te voilà.

PROSPER.

Comment, tu n'est pas enfermée ?

AZEMIA.

Non vraiment ; mais tu l'es toi.

PROSPER.

Je puis bien essayer de descendre.

AZEMIA.

Non, je te le défends.

PROSPER.

Pourquoi ?

AZEMIA.

Je ne fais : mais si je suis bien aimée, tu m'obéiras ; & non, je m'en suis & vais moi-même me cacher.

PROSPER.

Ah ! reste Azémia ; la peur de te déplaire, est le plus fort lien qui puisse m'arrêter. Je ne fais pourtant pas ce que tu crains.

AZEMIA.

De sâcher mon pere qui m'a défendu d'être seule avec

toi sans sa permission : ce matin , j'ai déobé pour la première fois ; le Ciel m'en a punie , par le danger que tu as couru ; il faut en croire Edois , il en fait plus que nous.

PROSPER.

C'est que je suis bien loin pour causer. J'ai une nouvelle à t'apprendre.

AZÉMIA.

Quelle est-elle ?

PROSPER.

Edois parle enfin raison : il consent à nous marier dans un an. Conçois-tu mon bonheur ?

AZÉMIA.

Comme le mien.

PROSPER.

Ce que je ne fais pas , c'est quel changement cela doit apporter à notre situation.

AZÉMIA.

Je le fais bien , moi.

PROSPER.

Tu le fais ?

AZÉMIA.

Sûrement , c'est que quand on se marie , on ne reste pas deux ; nous deviendrons plusieurs : voilà tout.

PROSPER.

Oh ! je savois cela ; mais encore !

AZÉMIA.

Je n'en fais pas plus que toi , mais quand cela viendra nous pourrons bien le voir ; d'ailleurs , le plaisir de chercher , vaut celui de savoir.

PROSPER.

Il faut que je te dise : hier , j'ai trouvé dans nos bois certain billet que ton père a sûrement laissé tomber ; c'est de ta mère : il peint la tendresse & le bonheur , mais n'en dit pas assez pour m'instruire.

AZÉMIA,

Ah ! voyons : donne le moi.

PROSPER.

Demain.

AZÉMIA.

Non , tout de suite.

PROSPER.

Et comment faire pour le revoir ! Quand tu l'auras lu , j'en aurai plus d'envie encore.

AZÉMIA.

Attends : compose un lien de feuillage : tu le glissera le long de ces rochers : par ce moyen , je pourrai le recevoir , & te le renvoyer par le même chemin.

PROSPER.

C'est bien dit.

*Azémia :*  
DUO.

PROSPER, *préparant le lien :*

Où, reçois le billet joli

De la main de ta mère :

Tu verras que ton père,

D'une épouse étoit bien chéri.

Quand pourrai-je l'être autant que lui !

AZÉMIA.

S'il revenoit !

PROSPER.

Je crois l'entendre.

AZÉMIA.

Je ne vois rien.

PROSPER.

Regarde bien,

ENSEMBLE

Craignons de nous laisser surprendre.

*Prosper descend le billet.*

AZÉMIA.

Ah ! je le tiens.

ENSEMBLE.

AZÉMIA.

Plaisir extrême !

Où je veux le lire moi même,

Et voir s'il est doux

Le vrai langage des époux.

AZÉMIA, *lisant le billet.*

Je suis donc toute à toi, cher époux que j'adore ?

Ah ! quel doux sentiment tu me fais éprouver !

Au bonheur de t'aimer, l'himen ajoute encore

Le droit de te le dire & de te le prouver.

Ah ! comme il est joli !

PROSPER.

Toute à toi que j'adore.

AZÉMIA.

Le droit de te le dire...

PROSPER.

Et de te le prouver.

(*Sans chanter.*)

Rends-le moi.

AZÉMIA.

Tiens, suppose-le de ma main, & pour toi. (*Elle le rattache au lien, & Prosper le fait remonter.*)

(*La musique reprend.*)

ENSEMBLE.

Rends-le moi

Garde-bien

De la main de

ce billet joli,

( ta )  
ma ) mère.

- Tu



Tu ) vois bien que ( ton ) pere  
 Je ) vois bien que ( mon ) pere  
 D'une épouse étoit bien chéri.

Quand pourrai-je ) l'être autant que lui.  
 Sois bien sûr de )

( *Nuit avant la fin du Duo.* )

A Z E M I A.

La lune se cache, le ciel s'obscurcit, je vais me retirer... Adieu.

P R O S P E R.

Quoi, déjà ?

A Z E M I A.

Tu fais bien que mon pere rentre souvent par l'autre issue de sa grotte, du côté du petit bois, sans passer par ici, & s'il ne m'y trouvoit pas...

P R O S P E R.

Tu as raison.

A Z E M I A.

Bon soir.

P R O S P E R.

Bon soir... Je ne fais : mais cet adieu-là me coûte ce soir plus que jamais.

A Z E M I A.

Moi de même : mais il le faut. A demain. Adieu, Prosper, adieu mon ami à présent, mon époux bientôt... Oh ! pour cette fois, c'est tout de bon. Adieu.

( *Elle rentre par la palissade.* )

## S C E N E X.

P R O S P E R, *seul.*

AH! comme Edoin avoit tort de m'effrayer sur le danger d'un sentiment qui me paroît si doux !

## S C E N E X I.

AKINSON, L'OFFICIER, PROSPER.

A K I N S O N,

L'Obscurité qui regne dans l'épaisseur de ces bois, m'a fait perdre de vue ces infâmes ravisseurs.

P R O S P E R.

Qu'entends-je ?

A K I N S O N.

Il faut pourtant que ce lieu soit habité, nous savons au moins leur rendez-vous, & le vent les retient ici, pour quelque temps : mais il vaudroit mieux prévenir...

( *L'officier sort.* )

S C E N E X I I.

AKINSON, PROSPER.

C'EST un homme !  
PROSPER, à part,

AKINSON.

Je ne sais quel attrait me ramène malgré moi, dans ce lieu... je crois toujours que c'est le même... mais non... O ciel ! mes malheurs n'auront-ils pas le droit de l'attendrir ! n'ai-je pas assez souffert !

PROSPER.

Il se plaint.

AKINSON.

Rejetteras-tu toujours mes larmes & mes vœux, toi qui connois la pureté de mon cœur !

PROSPER.

Quel langage touchant ! comme il m'intéresse !

AKINSON.

Quelque rigoureux que soit mon sort, je le subirai ; mais permets-moi du moins de sauver l'innocence.

PROSPER.

Il est bon, que ne puis-je moi-même le secourir ?

AKINSON, assis sous le rocher de Prosper.

Si cette île est inhabitée, si je n'y trouve aucun secours, ma mort est certaine.

PROSPER.

Sa mort !

AKINSON.

Il faudra donc mourir sans revoir, sans embrasser l'objet qui m'attache à la vie.

PROSPER.

L'objet qui l'attache à la vie ! Ah ! il est trop à plaindre, je vais lui parler. (haut) Bon-homme...

AKINSON.

Dieux ! j'entends une voix secourable.

PROSPER.

Non, tu ne mourras pas, non ; approche.

AKINSON.

C'est celle d'un jenné homme !

PROSPER.

Oui, c'est moi que ta plainte intéresse ; tu es bien malheureux, n'est-ce pas ? Eh bien, que puis-je faire pour toi ?

AKINSON.

Etre bienfaisant dont la voix m'émeut si vivement, parle qui es-tu ?

PROSPER.

Je suis un habitant de ces forêts. Enfermé dans cette

COMÉDIE.

Grotte, je ne puis pas être pour toi d'un grand secours : mais tiens, si tu veux, je vais t'indiquer un asile sûr où tu pourras passer la nuit; tu y trouveras mon père, il sera bien-aise de te servir.

A K I N S O N, à part.

Son père ! ah ! je me suis trop-tôt flatté... Vous avez un père ? qu'il est heureux d'avoir un enfant comme vous...  
( Il soupire. )

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENS, LES MATELOTS D'ALVAR qui entrent doucement, & écoutent.

MATELOTS.

Impossible de déterrer cette maudite entrée.

A K I N S O N.

Eh bien, mon enfant, où est-il votre père ?

MATELOTS.

Paix, on parle.

P R O S P E R.

Écoute : un intérêt dont je ne puis me défendre, le son de ta voix, ton langage, tout me rassure; mais si je te le dis, ne vas pas me tromper.

A K I N S O N.

Moi, vous tromper.

P R O S P E R.

Ah ! je te crois

MATELOTS.

Écoutons.

P R O S P E R, plus bas, ce qui force les matelots de s'approcher

Les dangers de cette solitude ont forcé mon père de rendre sa demeure inaccessible : mais il me saura gré d'avoir trahi son secret pour servir un infortuné.

MATELOTS, toujours à part.

Quel heureux hasard !

P R O S P E R.

A trente pas de ce dernier palmier qui borde le rocher, en ouvrant la palissade, derrière un buisson d'acacia...

MATELOTS.

La palissade ! Bon. ( Elle s'ouvre. ) Oui, la voilà.

P R O S P E R.

Sous des broussailles, tu trouveras une trappe de bois, qui cache l'entrée d'une allée souterraine, c'est le chemin d'une grotte, dont la seconde issue est dans le petit bois... Au fond, tu frapperas, en prononçant Azémia.

MATELOTS.

Bon.

**A Z E M I A ;**  
**P R O S P E R .**

Si mon pere n'étoit pas rentré, tu dirois que c'est le jeune homme de la grotte voisine qui t'envoie... (à part.) Il fera du moins en sûreté.

**M A T E L O T S .**

Alerte, elle est à nous. (On les voit passer sur le rocher.)

**A K I N S O N .**

Aimable jeune homme, le Ciel te récompense de ta générosité; mais pardon, je ne puis m'arracher à la douceur de cet entretien: dites-moi pourquoi vous n'habitez pas auprès de votre pere?

**P R O S P E R**

C'est que tu ne fais pas... D'abord il est bien vrai que je l'appelle mon pere; mais il ne l'est pourtant pas

**A K I N S O N .**

Que dites-vous?

*FDOIN arrivant, & appercevant Akinson.*

Mon fils avec que!qu'un?

**P R O S P E R .**

Tiens, le voilà lui-même.

**S C E N E X I V .**

**E D O I M , A K I N S O N , P R O S P E R .**

**E D O I N .**

**Q**UE vois-je?

**P R O S P E R .**

Mon pere ne crains rien, parle lui; c'est un infortuné qui demande du secours: permets-moi de descendre, nous le consolerons ensemble.

*(Edoin lui ouvre.)*

**A K I N S O N .**

Généreux étranger; qui que vous soyez, ne craignez pas de vous repentir de m'avoir secouru; peut-être puis-je moi-même vous être utile; n'ayez aucune défiance: vous prendriez pitié de mon sort, si vous connoissiez la chaîne des malheurs qui l'acable, depuis si long-tems, l'infortuné Lord Akinson.

**E D O I N & P R O S P E R , qui sort en ce moment.**

Akinson, Ah! Prosper!

**A K I N S O N .**

Prosper!... mon fils!

**P R O S P E R .**

Ah! mon pere...

**F I N A L E .**

**P R O S P E R & A K I N S O N .**

C'est toi qu'en mes bras je presse!

Ah! (mon pere!) je te revoi!

COMEDIE.

29

Quel moment pour ma tendresse !

Quel doux instant pour moi !

EDOIN.

Ah ! je partage leur ivresse ;

PROSPER

Qu'Azémia partage mon bonheur.

EDOIN, *lui faisant signe d'aller la chercher.*

Oui, va, qu'elle partage ton bonheur.

( Prosper sort. )

AKINSON & EDOIN.

Je vous ( dois ce cher objet de ma tendresse.  
( rends cet objet de votre tendresse.

C'est vous qui consolez ) mon cœur ?

Milord ! quel moment pour )

Ah ! comment vous peindre mon ) ivresse.

Ah ! je sens ; oui, je sens votre )

PROSPER *rentre tout effrayé.*

Edoin ! ô ciel hélas !

En vain ma voix l'appelle,

Je ne la trouve pas.

EDOIN.

Que faire ou courir, hélas !

Grands Dieux ! où donc est-elle ?

Volons, volons, ma fille ! ô Dieux !

L'OFFICIER & Akinson *accourant.*

Ah ! Milord ! le complot s'acheve,

Elle est déjà loin de ses lieux.

EDOIN.

Courons.

AKINSON.

Arrêtez, ciel !

EDOIN.

Ah ! ma fille !

L'OFFICIER :

On l'enleve...

AKINSON, *les retenant.*

RÉCITATIF.

Je connois le complot, & je puis vous servir ;

J'ai vu les ravisseurs, j'ai pris soin de m'instruire :

Le vent les tient ici, sans pouvoir en sortir,

Il nous reste du temps, laissez-moi vous conduire.

ENSEMBLE, *en s'armant avec précipitation.*

Armons nous, il faut nous venger,

Même soin nous presse ;

Par la force, ou par l'adresse,

Malgré leur fureur traîtresse,

Il faut nous unir tous, & braver le danger,

Il faut périr, ou nous venger.

*Fin du second Acte.*

## ACTES III.

*Le Théâtre représente un côté de l'Isle plus découverte.*

## SCENE PREMIERE.

ALVAR, seul.

ARIETTE.

**M**A captive sera bientôt en ma puissance.  
 Qu'elle tarde à venir ! Je l'attends en ces lieux ;  
 Sois en quittant ces lieux, concevoir l'espérance  
 De lui faire accepter mon hommage & mes vœux.  
 Amour ! c'est pour ta gloire  
 Que tu dois guider mes pas :  
 Triomphe dans tous les climats,  
 Tu dois m'assurer la victoire.  
 Charmant objet du desir qui m'enflamme,  
 Ta grace & ta gaudeur ont droit de me charmer :  
 L'espoir flatteur de régner sur ton ame,  
 Ramene encor mon cœur au doux besoin d'aimer.  
 Amour c'est pour ta gloire, &c.

## SCENE II.

ALVAR, FABRICE.

ALVAR.

**E**H bien ! tu ne les vois point arriver encore ?

FABRICE.

Je les ai conduits moi-même dans l'endroit où nous  
 Favons vue ce matin : il ne peut pas être éloigné de leur  
 habitation ; mais il a fallu la trouver, attendre l'absence  
 du père : d'ailleurs, la distance est assez considérable.

ALVAR.

Je suis fâché qu'un mouvement de précipitation & de  
 dépit m'ait entraîné si loin ; au moins tu leur a recommandé  
 les soins ; les égards.

FABRICE.

Oui, soyez tranquille.

ALVAR.

L'Instant de notre départ approche, & si on me l'a-  
 menoit...

FABRICE.

Elle ne peut tarder beaucoup actuellement.

Toutes réflexion faites, je ne la verrai qu'après avoir quitté le rivage; elle ignore que ce sont mes ordres qu'on exécute; oui, je vais retourner à bord; mais comme c'est ici que je lui ai donné rendez-vous, tu vas y rester pour la recevoir & la conduire au vaisseau; dès qu'elle y sera, tu feras donner le signal du départ. Je compte sur ton zèle & sur ton exactitude.

SCÈNE III.

FABRICE, seul.

OUI, Monsieur, il me tarde bien que tout soit terminé, & que rien ne s'oppose plus à ce départ tant souhaité. Ah! quelle satisfaction de revoir ma patrie! les belles choses que j'aurai à raconter! comme j'aurai l'air important! comme on m'écouterà! comme je m'entrai!

AIR

Ah! que je sens d'impatience,  
Mon cher pays, de te revoir,  
Et d'y pouvoir, avec aisance,  
Me reposer matin & soir.

Je vais revoir ma femme & ma patrie.

Oh! c'est un grand plaisir que celui-là!

Ma ménagère est si jolie,

Comme elle me carressera!

Et puis mes enfans... mon petit papa!

Comment vous voilà!

Contez-nous donc ça:

Qui me baisera? qui m'enbrassera!

C'est moi... c'est moi... oh! quand je serai là!

Voyage qui voudra.

Pour s'amuser de mon voyage,

Viendront chez moi les curieux;

Je mentirai, suivant l'usage,

Et l'on ne m'en croira que mieux.

J'amuserai ma femme & ma patrie,

Chacun bouche béante écouterà.

Ma ménagère est si jolie, &c.

Je ne me sens pas d'aise; car l'aspect de ces maudits rivages me fait mourir de frayeur; j'ai cru toute la nuit, voir roder des troupes des Sauvages, & je ne me soucierois pas de faire ici affaire de célébrité avec certains voyageurs. J'entends du bruit: oh! pour le coup, voilà nos matelots & leur jolie capture; oui, je n'en doute pas, c'est la troupe joyeuse, quel plaisir! allons mes bons amis... ô ciel! (Il aperçoit une troupe de Sauvages, qui se montrent d'abord à travers les arbres, l'observent, s'avancent peu à peu, l'examinent, lui barrant le chemin, & finissent par le saisir & l'attacher à un arbre.)

## S C E N E I V.

FABRICE, TROUPE DE SAUVAGES.

F A B R I C E.

**A**H! je suis mort! pauvre Fabrice!

Hélas! c'est fait de moi:

Oui, Messieurs fort à votre service...

Que voulez-vous faire de moi?

Mes mes bonnè gens! ah les vilaines gens!

*( Il se jette à leurs genoux. )*

Me dévorer... oh non... Prenez pitié de moi.

Ah! grands Dieux! quel supplice!

Ils ne m'entendent pas!

Si je pouvois m'échapper de leurs bras!

*( Il fait un lazzï pour s'échapper; on le rattrape. )*

Ah! je suis mort, &amp;c.

S'ils pouvoient me croire Sauvage!

Tâchons de les imiter.

*( Il cherche à les imiter. )*

Je les fais rire, alions courage,

Ils semble s'irriter!

Ah! Dieux! quelle disgrâce!

Quelle laide grimace!

*( Grand mouvement parmi les Sauvages, qui s'étant tenus jusques-là à une certaine distance de Fabrice, se rapprochent tout-à-fait delui, le saisissent & l'attachent foriemment à un arbre. )*

Ahie, ahie, ahie, ah! les vilaines gens!

*( Ils dansent autour de lui. )*

Hélas! je n'ai plus d'espoir!

Adieu plaisirs, amis adieu, bon soir.

*( Ici on entend plusieurs coups de fusils. Une troupe de Sauvages passe en fuyant, & fait signe à ceux qui sont sur la Scène qu'ils sont poursuivis; ils s'échappent. )*

## S C E N E V.

F A B R I C E, seul enchainé.

**I**ls s'éloigne: le bruit leur aura sans doute fait peur; peut-être n'est-ce pas encore l'instant de me dévorer: ils m'auront mis là pour la provision. Personne ne viendra-t-il à mon secours! Si je crie, ils vont revenir & m'achever: ah! j'entend du bruit; en voilà sûrement encore.



## SCÈNE VI.

ALVAR, *suivi de quelques matelots*, FABRICE,  
*enchaîné.*

**S**uivez-les, suivez-les ; c'est par-là qu'ils ont pris.

FABRICE.

C'est le Seigneur Alvar ; à moi, s'il vous plaît, & promptement.

ALVAR.

Fabrice enchaîné ! qu'elle bi'arrerie !

FABRICE.

Hélas ! oui, ce sont les sauvages ; ils étoient dix mille.

ALVAR.

Dieux que faire ?

FABRICE.

Me délier d'abord, c'est le plus pressé.

ALVAR.

Je crains qu'ils n'aient rencontré mes matelots, qu'ils ne se soient emparés de la jeune personne : Je meurs d'impatience & d'inquiétude. (*Il va pour sortir avec les matelots.*)

FABRICE, *criant.*

Hé bien & moi donc, Seigneur Alvar, vous m'oubliez ; mon dieu ! mon dieu !

ALVAR, *le déliant.*

Retourne au bâtiment, & ramène-moi le reste de ma troupe.

FABRICE.

Je ne demande pas mieux. (*Il se sauve à toutes jambes.*)

ALVAR, *seul.*

Je me reproche, plus que jamais, ma coupable fantaisie. Si elle alloit en être victime ! Dieux ! que vois-je !

## SCÈNE VII.

ALVAR, AZEMIA, *échevelée*, *fuit en regardant derrière elle ; elle s'arrête un moment, & dans la plus grande agitation. aperçoit à la fin Alvar & s'élançe vers lui.*

AZEMIA.

**A**H ! sauve-moi, toi.

ALVAR,

Moi ?

Azemia,  
A Z E M I A.

Oui toi, on veut me ravir à tout ce que j'aime : tu as l'air d'un honnête homme, je te confie mon destin, ma vie. me voilà plus tranquille.

A L V A R.

Dieux ! elle se livre elle-même.

A Z E M I A.

Les cruels ! qu'ils viennent à présent, me voilà sous ta garde, & je ne crains plus rien ; tu me protégeras, j'en suis sûre, ta physionomie me répond de ton ame.

A L V A R, à part.

Qu'elle est belle ! mais que sa candeur la rend intéressante ! ce que j'éprouve ne peut se définir.

A Z E M I A.

Je les entends : ne me quitte pas ; je suis fière de ton appui : tu les feras rougir du crime affreux d'enlever une fille à son père, une amie à son ami. Quel malheur a-t-il fait ! pourquoi veulent-ils m'en faire ! ils ont vu mes larmes, mon désespoir, sans se laisser fléchir. Tu es indigné de leur barbarie, tu es sûrement un père, une amie, une sœur, tu dois être sensible.

A L V A R.

Et c'est à moi que vous vous adressez ! Mais comment avez-vous échappé à vos ravisseurs.

A Z E M I A.

Une troupe de sauvages a passé près d'eux. Ils se sont effrayés, les lâches ! ils m'ont quittés : la fuite m'a sauvée, je rends grâce au ciel de t'avoir rencontré : tu me rendras à mon père, à mon ami ; tu verras comme je les aime, comme ils m'aiment aussi : ils pleurent & gémissent sûrement ; nous ne survivrions pas à la douleur d'être séparés ; mais tu sécheras leurs larmes, tu les verras à tes pieds, tu jouiras de leur reconnaissance ; ce sera ta première récompense.

A L V A R, à part.

Mon premier mouvement fut coupable ; l'abus de sa confiance seroit un reproche éternel.

A Z E M I A.

Tu parles seul ! tu balances...

A L V A R.

Non, jeune enfant, je ne balance pas, vous reverrez votre père.

A Z E M I A.

Ah ! je ne m'étois pas trompée... Les termes me manquent pour t'exprimer ma reconnaissance. Mais vois mes pleurs... Et toi, ciel ! charge-toi de récompenser mon bienfaiteur, protège ses jours comme il a protégé les miens ; que jamais, que jamais il n'éprouve la douleur d'être séparés de ceux qui lui sont chers. Les voilà, les traîtres.

## SCENE VIII.

LES MATELOTS D'ALVAR arrivent précipitamment :  
ALVAR leur fait signe ; ils s'arrêtent , en disant.

UN MATELOT.

LA pauvre petite la voilà bien tombée.  
( *A l'arrivée de Fabrice , le vaisseau & la chaloupe , sur  
lesquels on voit des enfans vêtus en matelots , paroissent  
dans l'éloignement , & restent jusqu'à la fin.* )

## SCENE IX.

Les précédens , FABRICE , arrivant avec le reste des  
matelots.

FABRICE.

MONSIEUR , nous voici tous. Ah ! la voilà ; tant mieux ;  
nous allons partir. Eh ! vous avez déjà l'air assez contents  
l'un de l'autre.

ALVAR.

Je le suis beaucoup de moi-même.

FABRICE.

Ne perdons pas un instant , le pere ne tardera pas à  
voler sur nos traces.

ALVAR.

Je l'attends , ou j'irai le chercher.

FABRICE.

En voici bien d'une autre !

ALVAR.

Eloignez-vous.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ALVAR , à Azémia.

Près d'un amant & près d'un pere ,  
Du vrai bonheur allez jouir :  
Que vous devez lui être chere !  
Vous voir heureuse est mon desir.

AZEMIA.

Près d'un amant & près d'un pere ,  
Du vrai bonheur je vais jouir :  
A tous les deux je suis bien chere ,  
Me voir heureuse est leur desir.  
Viens avec moi revoir mon pere.

ALVAR.

S'il faut le voir , ah ! comment faire !

AZEMIA.

Tu jouiras de leur plaisir.

E2

Azémia ;

ALVAR, à part.

Comment les revoir sans rougir !

AZEMIA.

Tu verras si je leur suis chère, !

Vous voir ensemble est mon désir.

Je l'entends.

ALVAR.

O Ciel !

AZEMIA se jette dans les bras d'Edoin, qui parolt  
avec Akinson, Prosper & l'Officier.

## SCENE X.

TOUS LES PERSONNAGES.

EDOIN.	ALVAR.	PROSPER.	AKINSON.	CHŒUR.
Ma fille !	Que vols-tu !	Azémia.	Sa fille !	Son pere !

EDOIN, AKINSON, PROSPER, & L'OFFICIER

**V**iens l'arracher des bras d'un pere.

ALVAR à Prosper, qui s'avance.  
Téméraire.

AZEMIA, surprise.

Calmez, calmez votre colere.

EDOIN &amp; PROSPER.

Il vouloit nous percer le cœur.

AZEMIA.

C'est mon ami, mon protecteur.

( Les quatre assaillans veulent avancer sur Alvar ; les  
Marelots se rapprochent pour le défendre ; Azémia se  
jette au milieu d'eux.

C'est mon ami, mon défenseur.

Je lui dois tout, je le défends.

AKINSON, EDOIN, PROSPER.

Ciel, qu'est-ce que j'entends.

AZEMIA.

Ah ! mon pere écoute-moi,

Il me disoit à l'instant même,

Près d'un amant, &amp;c.

ALVAR.

En la rendant aux vœux d'un pere ;

Du vrai bonheur je crois jouir,

Aimez une fille si chère,

Vous voir heureux est mon désir.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O Ciel ! comment se peut-il faire ?

Comment entendre un tel désir !

ALVAR, à part.

Je craindrois bien moins sa colère,  
Que la voix de mon repentir.

(haut.) Oui je la rend aux vœux d'un pere,  
Soyez heureux c'est mon désir.

ENSEMBLE.

TOUS.

CHŒUR.

AZEMIA.

PROSPER &amp; EDOIN.

TOUS, à Alvar.

Quand vous comblez les vœux  
d'un pere,

De ce bienfait il va jouir.

Que la mémoire en sera chere!

Soyez heureux, c'est mon désir.

C'est lui qui la rend à son pere.

C'est lui qui me rend à mon pere.

C'est lui qui te rend à ton pere.

ALVAR, seul.

Ciel! leurs transports me font  
rougir,

Ils augmentent mon repentir.

EDOIN, à Alvar.

Ah monsieur! pardonnez un soupçon que les circon-  
stances autorisoient. Je vous croyois son ravisseur, vous la  
défendiez, vous êtes bien vengé.

AZEMIA.

Oui, vous l'avez tous deux offensé aujourd'hui, mais  
moi je l'alme bien.

ALVAR.

C'est trop long temps jouir d'une estime usurpée; j'étois  
coupable, & mon premier châtiment est d'en rougir à vos  
yeux.

AZEMIA.

Comment! est-ce que tu étois méchant, toi! On a donc  
quelquefois l'air doux & le cœur coupable. Que me voulois-  
tu? Je ne pouvois pas être à toi, puisque j'étois à lui.....  
mais tu m'as rendue à tout ce que j'aime, je ne puis pas  
t'en vouloir.

ALVAR.

Mes remords ont vengé votre pere, mais mon offense  
m'a fait perdre le droit de l'obliger: obtenez vous-même  
qu'il me permette de vous arracher tous trois à cette  
solitude.

AZEMIA.

Mon pere, pardonnez-lui; je lui pardonne, moi puisqu'il  
propose de l'obliger, de l'emmener...

EDOIN.

Ma fille, je ne balancerois pas; mais je ne puis main-  
tenant abandonner Mylord.

ALVAR.

Mylord, nos nations sont ennemies, je le fais; mais vous  
êtes malheureux, & par conséquent mon compatriote;  
livrez-vous à ma foi, je ne vous ai pas offensé; vous  
pouvez me laisser le mérite & le plaisir d'une bonne  
action.

*Azémiâ ;*  
AKINSON.

Qui fait se repentir comme vous , brave jeune homme ;  
mérite toute confiance. Je vous suivrai.

AZEMIA.

Prosper, dis-moi donc , qu'est-ce que c'est que ce Milord-là ?

PROSPER.

Ah ! félicite moi c'est mon père.

AZEMIA.

Ah ! tant mieux , nous en aurons maintenant chacun deux. (*Au Lord.*) Tu ne t'opposeras pas à notre mariage ?

EDOIN, *entraînant sa fille.*

Ma fille que dis-tu ? Prosper devient grand Seigneur,  
& ne peut plus être ton époux.

AZEMIA.

Lui , grand Seigneur ! je ne le trouve pas changé du tout  
est-ce sa faute à lui s'il devient grand Seigneur ? Devons-nous  
l'en punir ? Oh ! Je ne l'en aimerai pas moins.

EDOIN.

Ma fille ! tu ne fais pas....

AKINSON.

Edoin, vous oubliez le climat où vous êtes , & les préjugés  
d'Europe vous poursuivent : laissez parler la nature , elle nous  
instruit tous deux. (*embrassant Azémiâ.*) Oui, tu sera ma fille.

T O U S.

Ah ! Milord.

AZEMIA.

Ah ! Prosper.

(*Tout le monde s'embrasse.*)

FABRICE.

Messieurs, le temps est favorable , le vent comme on peut  
le désirer ; la mer nous appelle , regagnons promptement le  
continent , si vous m'en croyez , je réponds d'une route  
heureuse.

ALVAR.

Oui, fais tout préparer , nous allons partir.

FABRICE, *fait un signal aux matelots du vaisseau , & on  
tire trois coups de canon.*

Pour cette fois c'est sérieux. Ah ! Messieurs les sauvages,  
si vous m'y rattrapez.

CHŒUR FINAL.

Partons , partons , le temps nous presse ,

Partons avec vitesse ,

Le bonheur nous attend :

Quelle allégresse ,

Quel moment charmant,

AZEMIA.

Ah , cher Prosper , quel plaisir d'être à toi

PROSPER & AZEMIA.

Nous voilà donc enfin réunis pour la vie.

AKINSON & EDOIN.

Ah ! quel beau jour luit pour moi !

Le destin le plus doux a comblé mon envie.

TOUS.

Jouissons sans tourmens,

Le bonheur nous attend.

TOUS.

Partons, partons, &c.

FIN.